

Quand on souffre, on devient meilleur ; on se sent disposé à partager et à secourir des maux pour lesquels la santé n'eût inspiré qu'une stérile pitié. Il y a de la fraternité et presque de la sympathie entre ceux sur lesquels la douleur exerce sa puissance.

La maladie n'est-elle pas un bienfait du ciel , quand , dans ces affreux brisements de cœur où l'esprit s'use dans les exaltations d'un désespoir solitaire , où les forces manquent à la douleur et au courage, elle vient suspendre les tortures morales ? Le plus sublime modèle de l'amour mystique, sainte Thérèse, qui a passé sa vie dans des émotions, dans des joies ineffables dont l'amour terrestre ne donne à ses privilégiés que quelques rares et fugitifs instants , ne s'est-elle pas écriée : Seigneur ! souffrir ou mourir !

Après des avantages d'un ordre aussi élevé que ceux que nous venons d'indiquer , nous osons à peine en citer qui , pour rentrer dans la vie matérielle , n'en sont pas moins fort appréciables. Nous voulons parler du plaisir d'être délivré de cette foule d'oisifs qui n'a d'autre occupation que d'interrompre celle des autres , et de celui non moins grand d'être délié de ces puériles stupidités qu'on est convenu d'appeler devoirs de société.

Il faut ne plus souffrir pour savoir jusqu'où s'étendent les bienfaits de la souffrance. Lorsque aux pâles journées de la vie succède ce voluptueux bien-être qui réunit à la douce langueur du mal cessé, la mystérieuse sensation de la nature qui se régénère, il n'est peut-être pas d'instant plus délicieux dans toute notre existence ; le calme , la paix filtre goutte à goutte dans l'ame ; le passé se dérobe sous un voile épais et s'efface devant un avenir qui se pare de tout l'éclat dont il brillait dans nos premiers beaux jours ; la pensée s'épure , l'esprit se dilate , et le cœur se gonfle d'une joie inconnue qui mêle quelque chose de divin aux sentiments que l'on éprouve ; on se sent vivre par les côtés les plus élevés, les plus poétiques